

Aventure CowGirl – Episode 1

Good Morning America !



Maryse

OSE & GO

04/02/2018

Le paradis western, ça se mérite. Avant de gagner mes galons de cow-girl, passage obligé par le boudoir et l'antichambre. Autrement dit, les services de l'immigration et un congrès international sur les évolutions technologiques et leur impact sur les entreprises. Deux mondes diamétralement opposés à quelques minutes et miles l'un de l'autre. Dans le premier, vous êtes scrutés comme un prisonnier d'Alcatraz pour prouver votre patte blanche pour entrer sur le territoire. Dans le second, vous êtes traités comme une reine, dans le plus beau palace de [Phoenix](#)¹ en Arizona, parmi la crème de la crème² des plus grosses boîtes informatiques au monde. Mais ne dit-on pas que l'Amérique est le pays des paradoxes ?

∞∞∞∞∞∞∞∞∞∞∞∞∞∞∞∞

Octobre 2008, je suis dans l'avion qui m'emmène vers l'Arizona³. Dans ma tête, les images du film avec ce cowboy qui galope à perdre haleine dans une [plaine sans fin](#).

J'ai pris avec moi les quelques photos du ranch qui va m'accueillir dans une petite semaine. Je les ai trouvées sur leur site et les ai imprimées. Je les sors régulièrement de leur pochette et les regarde avec envie, en espérant que je ne serai pas déçue.



Mais, avant d'accéder à ce que j'imagine être un nirvana, j'ai deux épreuves à traverser : le passage à l'immigration, qui peut être en soi une véritable aventure, comme le savent tous ceux qui voyagent souvent aux Etats-Unis, et mon congrès professionnel, pour lequel je dois me préparer. L'objet de cette réunion au sommet est de poser des éléments de réflexion sur l'impact des prochaines évolutions technologiques sur l'avenir des entreprises. L'événement est organisé par l'un des cinq grands fournisseurs de données High Tech dans le monde. Avec mon job de chargée des études de marché sur l'Europe dans une grosse société informatique, je suis leur cliente, d'où l'invitation. Ce grand débat a lieu tous les ans, plus ou moins à la même période, mais chaque fois dans un autre lieu. Cette année, c'est Phoenix aux Etats-Unis.

J'ai mon PC avec moi pour étudier en détail le programme des cinq prochains jours et la liste des participants. Je veux optimiser mon temps et nouer les meilleurs contacts. J'ai appris récemment que la société, qui m'emploie, vient d'opérer une nouvelle grosse acquisition. Qui dit fusion ou acquisition, dit réduction de postes. Tout au long des prochains mois, il faudra être à l'affût des mouvements d'organisation et démontrer son excellence pour ne pas tomber dans la liste noire. Je compte bien profiter de l'occasion de ce congrès pour marquer des points, soit en proposant des pistes d'analyses, soit en repérant des risques potentiels, soit encore en créant des liens avec des partenaires potentiellement stratégiques. Mon idée est de faire tous les jours un compte-rendu de ma participation à mon boss. Deux buts : l'un rappeler mon efficacité, si besoin en est, et l'autre, lui apporter des billes pour défendre sa place, voire sa peau. Si je l'aide, il m'aidera. Enfin, normalement, c'est comme ça que ça marche en politique interne dans les grosses boîtes. Un vrai poème.

J'épluche le programme pour repérer les sujets les plus intéressants pour ma boîte et pour moi, mais aussi les plages de temps où je pourrai travailler sur les en-cours, sans crainte de louper quelque chose d'important. Mon boss a été clair : ce congrès n'excuse en rien mon devoir d'avancer sur les dossiers. La pépète, c'est la liste des participants. Je l'ai reçue juste avant mon départ. Elle fourmille de PDG Europe, DAF et DSI mondiaux,

¹ Capitale de l'état d'Arizona, USA, la seule à compter plus d'un million d'habitants.

² Expression utilisée telle que par les Anglophones, pour désigner avec grand chic l'élite.

³ L'Arizona est l'un des états les plus chauds des Etats-Unis, entouré par le Nouveau Mexique, le Colorado, l'Utah, le Nevada et la Californie. Il offre une multitude de paysages entre les déserts, les montagnes, les plaines herbues. Les habitants ont généralement un bon pouvoir d'achat. De nombreux acteurs et producteurs de Hollywood y ont une résidence. Beaucoup de PDG, aussi.

Si vous désirez visiter cet état, je vous recommande, entre autres, le désert du [Sonoran](#) avec ses diverses espèces de cactus, [Sedona](#) la petite mais magnifique ville mystique au cœur du pays [Navajo](#), l'immense [Grand Canyon](#) bien sûr, mais aussi, moins connu, le [Antelope Canyon](#), [Petrified Forest](#) avec sa concentration d'arbres fossilisés, [Meteor Crater](#) un immense trou au milieu d'une gigantesque plaine, formé par un astéroïde qui a percuté la terre à cet endroit il y a environ 50 000 ans. On y rend en empruntant un morceau de la mythique [Route 66](#). Et puis, aussi, [Monument Valley](#) à la lisière avec l'Utah.

Détail : contrairement à la Californie, l'Arizona n'applique pas l'horaire d'été.

et autres grands dirigeants de très grosses sociétés américaines, comme CISCO, IBM, DELL, etc. Mais aussi de leurs filiales. Je note les noms et les titres qui me semblent les plus pertinents. J'examine leurs inscriptions aux différents ateliers et débats. Dès que j'aurai un accès internet, je ferai des recherches sur eux. Je saurai alors lesquels sont les plus congruents et j'aurai des indices pour les aborder, enfin si j'arrive à en créer l'occasion. Une passion, un hobby, leur situation familiale, un projet social... Tout est bon. Je repère aussi les sociétés qui ont leur siège européen entre Genève et Lausanne. Un plan B potentiel pour moi, si mon avenir dans ma boîte est compromis. Ce chassé-croisé me prend bien deux heures.

Ce travail préparatoire fait, il me reste alors dix heures de vol. Je dois trouver de quoi m'occuper l'esprit. Je consulte le répertoire des films. Je sais que dans les avions transatlantiques, on peut découvrir des films - américains surtout - qui ne sont pas encore sortis sur le continent. La liste est longue, mais rapidement je trouve mon bonheur avec le film [Australia](#), avec Nicole Kidman et Hugh Jackman.

Deux heures plus tard, film terminé, je m'étire. Je n'ai pas sommeil. L'ennui revient à la charge. Encore huit heures avant d'atterrir. Je sors de ma bulle intellectuelle et jette un regard autour de moi. J'observe les autres passagers. Certains dorment, d'autres regardent la TV. J'entends quelques rares conversations. L'ambiance est plutôt calme en cabine. Mon voisin semble être dans la même phase que moi. Notant mon émergence vers le monde des vivants éveillés, il cherche à engager la conversation, mais visiblement il ne sait pas quoi dire. Je viens à son secours : « *c'est long, ces voyages transatlantiques, n'est-ce pas ?* ». Il sourit en acquiesçant. Voilà, c'est lancé. Il se présente. Je fais de même. Je découvre qu'il est professeur d'économie à l'université de Tempe en Arizona. Nous parlons étude et étudiants. Il me dit qu'il adore son métier et qu'il trouve bien que la jeune génération se sente impliquée dans les débats politiques, liés à l'écologie et la solidarité. Un ancien beatnik⁴ ? Evidemment, la conversation vire sur la question des Amérindiens, qui, encore aujourd'hui, se battent pour préserver leur territoire et leurs droits de citoyens, mais aussi de faire revivre leurs traditions bâties sur leur religion animiste⁵. Il faut dire que l'Arizona s'est construit sur les terres d'une longue liste de peuples indiens : [Navajo](#), [Apaches](#), [Hokoham](#), [Hopis](#), [Havasupai](#), [Quechans](#), [Pimas](#), [Cocopa](#), etc.

Une chose étonnante pour un Européen est l'existence des réserves, ces miettes infertiles et isolées, laissées par les Blancs, et encadrées par des lois des 19^{ème} et 20^{ème} siècles (Dawes Act et Indian Reorganization Act). Il y en a environ 300, principalement concentrées dans l'Ouest Américain. Elles n'ont pas le même niveau de vie. Les plus riches sont celles - rares - autorisées à ouvrir un casino, comme en Californie, depuis le vote de la loi fédérale de 1988. Mais près de 30% vivent en-dessous du seuil de pauvreté, avec des problèmes de malnutrition, d'alcool et de drogue. La plus grande réserve est [Navajoland](#), située au confluent de quatre états - Utah, Arizona, Colorado et le Nouveau Mexique. Anecdote ironique, sa capitale s'appelle « Apache ».

Le grand conflit qui oppose les Amérindiens (soit 5,2 millions de personnes) au gouvernement américain réside dans la gouvernance de ces terres. Les Indiens entendent voire leur souveraineté tribale reconnue, gérer eux-mêmes l'exploitation des ressources naturelles de cette terre, allouée par les Blancs, mais aussi obtenir des fonds spéciaux pour améliorer le fonctionnement de leurs gouvernements. Car les Indiens ont leur propre économie, administration, système de santé et même leur propre police, que l'on peut voir patrouiller le long de la frontière de grillages qui délimitent leur territoire.⁶

Le professeur me demande la raison de mon voyage. Bizarrement, je me borne à ne lui parler que de mon congrès. Pourquoi pas plus ? Je ne sais pas. J'ai réagi instinctivement. Peut-être la crainte superstitieuse que mon rêve s'écroule avant de le réaliser ? J'oriente notre discussion sur des sujets plus économiques ou géopolitiques. On ne sait jamais, il pourrait me donner des informations intéressantes. Nous parlons longtemps jusqu'au moment où la fatigue nous gagne. Nous plongeons, chacun de notre côté, dans les bras de Morphée. Il doit avoir les bras sacrément costauds, celui-là.

Quand je me réveille, nous sommes à une heure de Phoenix. Les hôtesses de l'air sont affairées à servir les petits-déjeuners. Le mien m'attend sur ma tablette, que j'avais laissée ouverte. Après cette petite collation, direction les toilettes pour me rafraîchir, suivi de mon voisin. Un quart d'heure plus tard, l'appareil entame sa manœuvre. Quand, à 17h00 heure locale, l'avion se pose sur le tarmac de Phoenix Deer Valley, dans le comté de Maricopa, nous nous sourions avec un grand soulagement.

⁴ Hippie anticonformiste, dans les années soixante

⁵ Religion où tous les créatures et objets de la nature ont un esprit

⁶ Source : « [Problèmes de gouvernance dans les réserves indiennes aux Etats-Unis](#) » de Nicolas Barbier

« J'espère que vous passerez un très agréable séjour dans notre état » me lance mon voisin, qui, tout comme moi, rassemble ses affaires.

« Merci. Je n'en doute pas » lui dis-je pour lui faire plaisir et en pensant à mon ranch. « Et vous, bonne continuation »

Très vite, comme mon siège est côté couloir, je suis debout pour récupérer tous mes sacs, laissés dans les compartiments du haut. J'enfile ma veste et m'incruste dans la file des passagers, qui attendent, immobiles et impatients, que les portes de l'appareil s'ouvrent. Dès ce sésame déclenché, le ballet vers les bureaux d'immigration pourra commencer, passeport et fiche verte⁷ de déclaration douanière en main. Le chemin emprunté pour rejoindre les agents fédéraux est, comme souvent, sinueux. Un dédale de passerelles, de halls et d'escaliers, qui a toutefois le mérite de nous préparer psychologiquement à l'interminable et désagréable sas immigratoire. Les premières queues se forment au gré des serpentins, avec une colonne pour les Américains et au moins cinq autres pour les étrangers. Par chance, je suis parmi les premiers sur les lieux. Il me tarde que cette épreuve soit derrière moi. Être dehors, libre de mes mouvements.

Les agents sont à peine visibles derrière leur guichet. On ne distingue que le haut de leur tête. Bizarrement, la grande salle est peu bruyante au regard du nombre important de passagers présents. La fatigue du voyage ou le stress du passage à l'immigration ? Peut-être les deux. Il faut dire qu'aux Etats-Unis, il est extrêmement rare de faire face à un agent engageant et affable. La plupart ne parlent pas. Comme des robots, ils manipulent vos documents sans un mot, se bornant à vous indiquer ce que vous devez faire par des gestes du doigt ou du menton. Leur salaire serait-il indexé sur la quantité de salive dépensée ? A voir... Mais le comble dans cette situation parfois kafkaïenne est, à bien y réfléchir, que ce mutisme revêche est plutôt une bonne nouvelle. Là, où vous devez vous inquiéter, c'est quand ils ouvrent la bouche. Traduction : il y a un problème. Ne comptez pas sur eux pour vous l'exposer. Ils ont des instructions stratégiques : poser des questions déroutantes ou anodines pour étudier votre réponse. Un peu comme les policiers, lorsqu'ils vous convoquent. Ils vous laissent patauger dans le brouillard, histoire de voir comment vous réagissez. Ici, je dois dire qu'ils remportent le palmarès de l'inconcevable, qui vous laisse dans un abîme de perplexité. Je fais référence au livre de [Bill Bryson](#), journaliste et écrivain américain, « [American Rigolo](#) ». Il y dissèque avec humour les habitudes de vie de ses compatriotes. Au chapitre immigration, il raconte l'histoire d'un ami britannique, venu lui rendre visite, avec sa famille et notamment sa fille de cinq ans. L'agent d'immigration, s'adressant à la petite, avait demandé si elle pratiquait la polygamie. Vous voyez un peu mieux ce que je veux dire par « abîme de perplexité » ? Personnellement, j'ai vécu une expérience un peu similaire. Je ne résiste pas au plaisir de la raconter.

Il y a quelques années, j'étais partie en vacances, ici même en Arizona, avec mes enfants, alors âgés de 6 et 11 ans. A notre arrivée sur le sol américain, case « immigration », comme toujours. J'étais dans cette même file d'attente qu'aujourd'hui, avec mes loulous, épuisés par le voyage. Pas mécontente d'atteindre le guichet fédéral, j'ai tendu à l'agent tous les documents obligatoires, ma progéniture à mes côtés. C'était un homme d'une cinquantaine d'année, aux cheveux grisonnants. Il portait des lunettes carrées à la monture métallique et une moustache. L'archétype américain. Le « charmant » personnage, fidèle aux habitudes, nous a dévisagés, attitude fermée, sans un mot. Je pensais, philosophe, « Vas-y, fais-toi un kiff ! Savoure ce moment jubilatoire de plein pouvoir ! ». J'attendais qu'il termine son invasive procédure quand, soudain, à mon grand étonnement, il prit la décision insensée de me faire entendre sa voix nasillarde. Il avait eu une « merveilleuse » idée : poser à mon fils, l'aîné, qui parlait très peu l'anglais à cette époque, une question.... Euh, comment dire.... originale, qui m'a fait douter un instant du bon fonctionnement de mon appareil auditif.

« Pardon ? » avais-je immédiatement réagi.

« Je ne vous parle pas » dicit le fonctionnaire, du tac au tac, d'une voix sourde, dans tous les sens du terme.

« Peut-être... » avais-je argumenté calmement « mais si vous voulez qu'il vous réponde, il faudra soit que vous lui parliez en français, soit que je lui traduise votre question, soit que vous fassiez appel à un interprète certifié. Car, voyez-vous, mon fils ne parle pas anglais. »

⁷ Fiche d'autorisation d'entrée sur le territoire, à remplir dans l'avion et remettre à l'agent de l'immigration. Voir exemplaire en page 50. Aujourd'hui, cette fiche est remplacée par un formulaire en ligne à remplir obligatoirement avant son départ.

Silence. Visiblement, je l'avais mis dans l'embarras. Regard bref et discret en direction d'un autre individu, un peu en retrait, à quelques mètres de son comptoir. Cet autre agent était en costume de ville sombre. Seul signe distinctif : un badge « security » autour du cou, tenu par un cordon rouge. Dans le stress de l'action, on ne le remarquait à peine. Il s'était tout de suite approché, comme en alarme. Après avoir attentivement écouté, en nous balayant du regard, les explications de ce qui semblait être son subalterne, il lui avait autorisé que je serve d'interprète.

« Ok. Vous pouvez lui traduire » avait concédé mon interlocuteur adoré, son chef dans son dos, toujours en observation, sans un mot. « Mais attention ! Vous lui répétez scrupuleusement ma question ! »

« Bien sûr » avais-je sagement obéi, consciente du faible sens de l'humour de la corporation.

Mon fils, qui avait suivi l'échange, était un peu anxieux. S'il n'avait pas compris les détails de la conversation, il avait quand même capté qu'il en était le sujet principal. « Mon fils, le monsieur a une question à te poser. Tu vas la trouver très bizarre, presque drôle, mais STP, ne ris pas et réponds simplement NON. Aucun commentaire. C'est très *sérieux*. Sinon, nous allons avoir de gros problème. On est d'accord mon Chéri ? »

Mon fils avait hoché de la tête mécaniquement, se demandant bien à quelle sauce il allait être mangé, tandis que l'agent me faisait signe de m'activer à poser sa fameuse question.

« Le monsieur veut savoir si tu es déjà allé en prison. » Puis, devant le regard interdit de mon fils « STP, réponds avec sérieux, en le regardant droit dans les yeux »

Mon fils abasourdi n'avait pu que faire signe « non » de la tête. Je m'étais alors tournée vers l'agent, avec un sourire innocent.

« Vous avez une autre question ? »

« Non » m'avait-t-il répondu, sans émotion, en me rendant les trois passeports.

Cocasse, non ? Fin de l'histoire. Avis à ceux qui rêvent de passer quelques vacances aux Etats-Unis, avec leurs enfants.

Retour en 2008, dans la file d'attente de l'immigration. Crevée, j'attends mon tour, en espérant que je ne vivrai pas une nouvelle aventure aussi désopilante, avec en tête les anecdotes de l'ami [Bill Bryson](#). Et dire qu'à l'époque, on pensait que ce rituel incongru était l'apogée de l'embarras migratoire. C'était avant le 11 septembre 2001, qui a transformé les voyages aériens en une visite médico-légale de plus en plus intrusive, avec des contrôles technologiques grignotant notre intimité, à chaque innovation. Bientôt, pour notre soi-disante sacro-sainte protection, nous serons forcés de prendre avec nous nos dossiers de santé complets, dans lesquels devront obligatoirement figurer les résultats d'une coloscopie, d'une IRM de notre cerveau, des analyses de sang, d'une scintigraphie osseuse et de je-ne-sais-quoi-d'autre... Sans oublier la liste de tous nos identifiants pour les réseaux sociaux, comptes bancaires, assurances, téléphones, voiture, maison, etc. Tout ça pour entrer sur un territoire qui compte le plus d'assassinats de masse au monde ! No comment.⁸

Mais je m'égare, je m'emballe, je délire. Revenons à mon histoire, où hélas ou non, rien d'aussi truculent ne m'arrive, lorsque je me présente devant l'agent fédéral. Deux minutes chrono ont suffi pour m'adouber « persona grata » sur le sol américain. Un dernier petit contrôle de mon bagage, qui passe au scanner – ça existe déjà ! – et, comme rien de suspect n'apparaît, il m'est rendu. Alors, seulement, je peux, d'un pas décidé et léger, m'élancer vers la sortie de l'aéroport, qui m'ouvre les portes du territoire des cowboys et des indiens.

Je prends un taxi, forcément grand, forcément baignant dans la clim, qui, réglée sur 20°C, me donne la chair de poule, alors que dehors il fait 26°C. Je demande au chauffeur si ça ne le dérange pas si j'ouvre les fenêtres. J'ai besoin de respirer l'air aride de Phoenix, originellement terre des indiens [Hokoham](#) il y a environ 2000 ans. La ville, aujourd'hui baptisée « Vallée du Soleil » pour son plus fort taux d'ensoleillement à l'année du pays, a été construite sur une immense plaine stérile, bordée de montagnes, au nord-est du désert de Sonora. Ici, on respire l'odeur du sable chaud, mêlée aux essences de chèvrefeuille. Enfin, à l'extérieur de la zone urbaine. L'aéroport n'en est pas très loin. Situé au nord de la mégalopole, qui est la plus étendue des Etats-

⁸ Pas de commentaire

Unis, il offre un spectacle étonnant de couleurs, entre le vert profond des nombreux cactus, dont certains dépassent deux mètres, le brun intense des montagnes, l'ocre de l'herbe brûlée, le bleu azur du ciel et le rouge de la terre.



Le palace, où une chambre m'a été réservée, se situe au sud de la capitale. Donc, progressivement, au gré du trafic, je m'enfonce dans les bruits de la ville : l'accent américain des habitants, les enseignes lumineuses, les klaxons et moteurs des voitures, qui, avec ses Big Foot et autres 4x4, sont très différentes de l'Europe. Certains modèles sont même parfois carrément hilarants. Ici, tout est permis. Place à la créativité. Un jour, sur une voie express entre Flagstaff et Phoenix, j'ai eu l'occasion de croiser une limousine 4x4.

Le chauffeur n'est pas contrarié par ma demande, bien au contraire. Tout comme moi, il déteste la clim, m'avoue-t-il. Il m'explique que c'est d'ailleurs la raison pour laquelle il a choisi ce grand véhicule, qui

ressemble presque à un mini-bus. La voiture est « full loaded »⁹. Elle est même équipée d'une vitre de séparation entre lui et ses passagers, ce qui lui permet de rouler fenêtres ouvertes, le bras gauche posé sur le bord de la portière, tandis que ses clients restent confinés à l'arrière, au frais. Ma requête attire instinctivement sa sympathie. Je le sens soudain plus chaleureux. Une discussion anodine s'installe. Bien sûr, il veut savoir d'où je viens et ce que je viens faire ici. J'en profite pour lui parler de mon projet western, car, dans les prochains jours, je vais avoir besoin d'un taxi pour faire mes emplettes de cowgirl. Je n'ai pas de jean – je n'en porte quasi jamais – ni de chapeau ni de bottes. Je suppose que je trouverai ces articles dans des boutiques spécialisées. En tous cas, pour les derniers. Mon idée : négocier un prix pour l'ensemble des courses. A ma grande joie, il accepte immédiatement et me propose un forfait intéressant. Deal made !¹⁰ Je suis hyper contente. Décidément, tout s'enchaîne avec enchantement.

Quarante minutes plus tard, je suis dans ma chambre d'hôtel. Le jour commence à décliner. Ici, le soir prend ses quartiers vers 18h00. Comme dans le taxi, mon premier réflexe est d'ouvrir en grand les fenêtres et d'arrêter la fichue clim, qui me donne l'impression d'être dans une glacière. Je défais ma valise avec, en toile de fond, une musique au loin mi-country mi-mexicaine. Des tirs de balle-trappe suivis de cris d'admiration confirment définitivement la présence aux alentours d'une sorte de fête foraine, version Far West. Les odeurs du désert et la chaleur extérieure envahissent progressivement la pièce. Le gri-gri des cigales américaines comble le tableau. Je n'ai qu'une seule envie : sortir et marcher à l'air libre. Si ma tête sait où je suis, mon corps pas encore. Donc, malgré la fatigue, mes affaires en place, je prends prestement ma veste et m'élance hors de ma chambre pour une balade à pied dans les environs de l'hôtel.

La nuit est tombée. Mon premier réflexe, dès mes premiers pas à l'extérieur, est de prendre une très longue inspiration, en fermant les yeux. Besoin de m'imprégner de l'ambiance, de la ressentir physiquement. Je prends lentement la direction de la fête foraine pour me mettre doucement dans le bain d'Arizona. Commencer par les senteurs, la température, le vent sur ma peau, les bruits ici et là-bas. Ceux de mes pas sur le sol entre sable et pierres, les arbustes qui frémissent sous la brise du soir, et plus loin, les gens qui s'amusent. Bientôt, ils seront à portée de vue. J'entends des rires, des galopades d'enfants, les cornes et autres sonneries stridentes d'attractions, de la musique ou plutôt diverses musiques. En approchant, je réalise que ce que j'imaginais être une fête foraine est en fait un centre [RawHide](#). C'est-à-dire, un centre de divertissement familial, un peu comme Disneyland mais version western. Il offre un mélange de spectacles du Far West dans un village reconstitué à la mode commerciale, une scène où des groupes de musiciens donnent des concerts, des vendeurs de barbe-à-papa, des ball-traps, un restaurant Steak-House et une multitude de boutiques axées sur le thème cow-boy. Evidemment, je souris. Encore un signe ?

⁹ Equipement toutes options

¹⁰ Marché conclu

Lorsque je pénètre dans l'enceinte du centre qui, sans être énorme, est d'une belle taille, je constate avec surprise mais aussi satisfaction qu'il n'y a pas foule. Normal, nous sommes dimanche soir. Je flâne tranquillement dans les larges allées du centre, dont l'entrée semble gratuite. Je n'ai vu aucun guichet de billetterie. Vu mon projet, je suis naturellement attirée par les magasins qui vendent l'équipement de cow-boy. En découvrant les prix, je comprends vite que je suis dans un piège à touristes, même si les articles semblent de belle qualité. Je poursuis alors mon chemin. Mon regard tombe sur la devanture d'un magasin de souvenirs : faux chapeaux de cow-boy, faux revolvers, mugs, cartes postales, mini-drapeaux étoilés, paquets de mouchoirs en forme de billets de dollars, etc. Amusant. J'en profite pour vérifier encore les prix pour avoir un point de référence. Je réalise avec bonheur qu'entre la récente chute de la monnaie américaine et la période des soldes, je vais pouvoir faire de belles affaires. Tant mieux !

Il est bientôt 21h00. Je suis là depuis environ une heure, au milieu de cette cacophonie et de ces lumières. Soudain, le coup de bambou. Normal après la fatigue du voyage et le décalage horaire. Il est temps de rentrer à mon hôtel. Je sais que je vais m'endormir rapidement. Impeccable. Demain, ma plongée souterraine vers le congrès va commencer. J'ai intérêt d'être fraîche, jetlag¹¹ ou pas.

Le lendemain matin, sans alarme, je me réveille à 6h00 tapantes. J'ai dormi la fenêtre ouverte. Le palace étant situé dans une zone retirée de la route, aucun bruit n'est venu perturber mon sommeil. Ma réaction, en me levant, est d'aller sur le petit balcon dont dispose ma chambre. Le ciel en Arizona est d'une beauté incroyable, avec des milliers d'étoiles qui le tapissent. Ce jour-là, il m'offre un spectacle ahurissant. A l'est, le soleil se lève. À ces ors, le ciel se teinte de rose et de bleu clair. A l'ouest, c'est encore la nuit profonde. Le ciel est d'un bleu intense, tacheté de mille points scintillants. En un seul ciel, j'ai deux spectacles : la naissance d'un jour et la mort d'une nuit.

Malheureusement, je ne peux pas m'attarder devant cette merveille. Je dois endosser mon costume de « femme d'affaires ». Après une bonne douche revigorante, je m'installe devant mon ordinateur, un thé à portée de main. Le congrès commence à 8h30. En prenant une demi-heure de préparation, il me reste un peu plus d'une heure pour établir mes premières fiches des décideurs que j'ai repérés dans la liste des participants.

Huit heures. J'ai le « pédigré » de cinq « executives », parmi la dizaine que j'ai notée. L'un d'entre eux, le PDG d'une entreprise spécialisée dans des solutions de CRM¹², récemment acquise par l'un des Big Five de l'informatique, ne s'éternise pas jusqu'à la fin du congrès. Il faut absolument que j'établisse un contact avec lui aujourd'hui ou demain. Pour les autres, j'ai un peu plus de temps. Je me réserve également une autre heure dans la journée pour me pencher sur les autres VIP dont j'ignore encore tout.

Huit heures trente-cinq. Je me présente au bureau d'enregistrement. Je récupère mon badge et la documentation de chaque participant : principalement de la publicité de notre hôte sur leurs derniers services. La seule information utile ne tient que sur une brochure de 4 pages recto-verso : les derniers changements du programme, le plan des salles et un bref portrait des intervenants.

Les premières présentations démarrent. Elles posent le cadre des réflexions. L'une est très intéressante, replaçant l'importance – et donc le futur – de la technologie au cœur de nos sociétés modernes. Son arme : l'information. Si la presse était dans les années 80 le 4^{ème} pouvoir, la technologie est devenue le 5^{ème}, avec sa capacité de traiter en un moment de plus en plus infime des données de plus en plus volumineuses, de plus en plus diverses. Les chiffres présentés me font froid dans le dos. Ils montrent une pénétration de plus en plus intrusive dans la sphère privée. Ils augurent à mes yeux un véritable danger pour la liberté individuelle d'être, de faire et de penser. Vers quelle société marchons-nous ?

A la fin de ma première journée de congrès, je suis perturbée et inquiète, à deux niveaux. De façon générale, je m'interroge sur l'avenir des générations futures. Quel modèle leur laisse-t-on ? Une course stérile contre le temps avec pour seule motivation l'argent ou la reconnaissance ? Où est l'humain derrière les algorithmes et le « toujours connecté partout » ? Où est le véritable progrès ? Quel bénéfice la société va-t-elle en tirer ? Est-ce que j'ai envie d'y être associée ? Plus personnellement, quel est mon futur dans cette firme qui m'emploie ? Devant ce flot de questions sociétales, difficile d'identifier des pistes d'opportunité business cohérentes à mes

¹¹ Décalage horaire

¹² Customer Relationship Management = Gestion de Relations Clients

valeurs. Pour moi, la technologie est au service de l'homme, et non l'inverse. Par conséquent, seules les innovations liées à la santé ou à l'enseignement me semblent dignes d'intérêt.

Sur le plan « contact, sur les trois personnes que j'ai ciblées le matin, je n'ai réussi qu'à atteindre le VIP éclair, qui m'a donné sa carte de visite, entre deux poignées de mains et parce qu'après m'être présentée en flash, mes mots l'ont interpellé. « Comment envisagez-vous l'évolution technique des bases de données avec cette accélération d'échange de contenus aussi variés en format et en taille ? » Un regard perçant d'une demi-seconde, les yeux dans les yeux, puis une question pour valider mon titre et le nom de ma boîte, avant de dégainer sa carte et sa réponse « voyez avec mon assistante. Elle organisera un rendez-vous. » Dans ce monde où tout va de plus en plus vite, j'ai intérêt à téléphoner au plus vite. Ladite assistante – comprenez assistante personnelle hyper qualifiée – m'invite à lui envoyer un mail. Elle débriefera avec son boss. Je croise les doigts pour que ma remarque ait été perçue positivement. Réponse à mon retour du ranch. En attendant, je me console avec un « Après tout, ce n'est pas si mal ».

Le deuxième jour de ma participation au congrès est marqué par un coup de bol. Lors du déjeuner, je suis placée à la gauche d'un haut-dirigeant de Lenovo, la filiale fraîchement créée par IBM pour vendre leur PC et autres matériels informatiques. Nous parlons modèle de calcul d'analyse de marché et des tendances des consommateurs avec l'explosion de la technologie mobile. Ses réponses me laissent dubitatives, tant elles sont limitées aux chiffres. Chiffre d'affaires. Chiffre de pénétration marché. Chiffre d'investissement en recherche et développement. Du vent financier, à mes yeux. J'attendais des paroles d'une vision sur l'usage des ordinateurs dans les années à venir. Sa réponse est aussi plate que lui n'est gros. Autre nuit, autre déception sur ces prétendus leaders de la société de demain.

Troisième jour, rien de mémorable, hormis les repas époustouflants élaborés avec les légumes cultivés dans le jardin du palace selon une méthode ancestrale Navajo. Je n'ai pas réussi à alpaguer les décideurs repérés. J'ai fait mes rapports quotidiens, répondu à mes emails les plus urgents, malgré mon message automatique que je suis en voyage avec accès limité à ma boîte mail. Je me sens plus spectatrice qu'actrice de l'agitation ambiante. Je ne me reconnais pas en eux. J'ignore d'où ils viennent, leur parcours et leur réelle responsabilité. Mais ils semblent avoir tous un trait en commun : ils se sentent importants par leur titre et le nom de leur société. Mais une fois cette étiquette enlevée de leur front, par quoi brillent-ils ? Cette pauvreté fait écho à la mienne. Quelle est ma valeur auprès des autres, une fois une titre ronflant déposé aux vestiaires ? Oui, j'ai de l'énergie. Oui, je suis créative et intuitive. Oui, je suis intelligente. Toutes ces qualités qui m'ont permis d'initier des programmes inédits et stratégiques pour cette entreprise de renom, mais que m'ont-ils apporté à moi, personnellement ? De la reconnaissance, certes. La preuve que, moi l'autodidacte, je vaudrais vraiment quelque chose. Ok, mais qu'est-ce que j'en fais de cette valeur ? A quoi sert-elle ? Dans quel but ? Pour qui ?

Au quatrième jour, alors que je me sens de plus en plus décalée et perplexe au contact de ces décideurs, je fais une rencontre inattendue et rassurante avec l'homme à l'origine de mon invitation : le PDG Europe de la firme, dont je suis cliente. L'homme a su, malgré sa position, rester simple. Très cultivé et d'une nature joyeuse, il a l'intelligence et l'humilité de se mettre au diapason de son interlocuteur. Il a cette saine curiosité de mieux connaître ses convives, qu'il invite tour à tour à sa table pour un repas ou à boire un verre, lors des cocktails organisés. Ce qui l'intéresse profondément : l'essence même des êtres. En ce dernier soir de congrès, le hasard nous amène à nous asseoir côte-à-côte sur un sofa de l'une des terrasses de l'hôtel. Bien sûr, il me demande qui je suis, d'où je viens, mon rôle dans mon organisation, etc. Puis, il s'intéresse à mon parcours. Sans honte et même avec une certaine fierté, je lui réponds que, contrairement à la plupart des personnes ici présentes, je suis issue d'une famille modeste et que j'ai gravi les échelons, un à un. Je m'attendais à quelques phrases polies, suivie d'un « j'ai été ravi de faire votre connaissance, mais le devoir m'appelle ». Tout au contraire, j'ai tout de suite vu dans ses yeux un réel intérêt pour mon histoire.

« Eh bien, nous avons donc un point commun ! » me lance-t-il, amusé.

« Comment ça ? »

Il me raconte alors, comment il a démarré sa carrière au bas de l'échelle, à un poste de coursier. Il avait 20 ans et ne rêvait que d'une chose : s'installer dans le bureau le plus haut de la tour, dans laquelle il travaillait. A force de cours du soir et de persévérance, il a monté en grade, de chef d'équipe en chef de projets, de commercial à directeur, jusqu'à diriger un département de plus en plus important. Et le voilà, vingt plus tard, à la tête de l'entité européenne de la multinationale qui l'avait engagé comme coursier deux décades auparavant. Bien sûr, dans ses mots, une énorme fierté, bien légitime. Je le félicite évidemment, en ajoutant un petit bémol à mon

AVENTURE COWGIRL

PROCHAIN EPISODE “En Route pour l’Aventure »



Rendez-vous : dès le 11 février 2018
